



L'ambivalence de Fabio Scotto

par Gérard Noiret (La Quinzaine littéraire N° 1041/1-15 Juillet 2011)

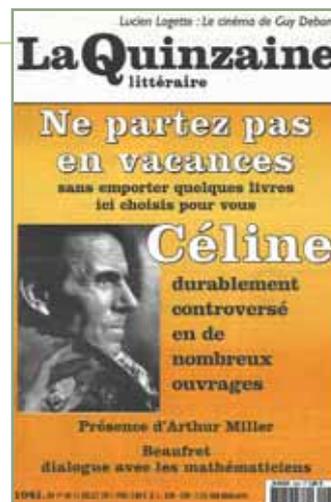
Poète largement publié en Italie, Fabio Scotto est l'un des principaux traducteurs de la poésie française dans ce pays. Depuis des années, il multiplie les efforts pour faire connaître, entre autres, les œuvres d'Yves Bonnefoy et de Bernard Noël. D'abord présent en France par le biais de collaborations avec des peintres (Anne Slacik, Colette Deblé, Marc Pessin...), son travail commence à bénéficier d'une visibilité certaine.

Poèmes en prose, nouvelles, proses poétiques, incipit d'un roman (*Nous sommes tués*), les trente-six textes de ce livre ne s'en tiennent à aucune définition précise. Ils sont les pièces aux contours multiples d'un puzzle dont l'image à reconstituer mêle, grâce à une transposition savante du sfumato (*Le Rameur aveugle*), les scènes d'hésitation du jeune homme à la sensibilité ambivalente et à ce niveau, le lac est toujours celui de Varèse, le lieu d'enfance – aux voyages de l'adulte qui a dépassé ce stade (*Nocturne de braise*) mais sait que "l'entre-deux" est une dimension essentielle de son aventure poétique.

Dans ce livre délicat, dont le titre réunit au passage l'auteur de *La Barque* (Mario Luzi) et de *L'Arrière-pays* (Yves Bonnefoy), où s'entrelacent l'espoir et l'amertume, l'écriture est attentive à éviter le reproche que Michel Serres fait aux poètes : nier dans l'écoulement de l'eau les remous, les contre-courants, les matériaux en suspension, pour mieux imposer l'image d'un temps qui passe. Nourrie durant l'adolescence par des influences multiples (...Antonioni, Fellini..., Pasolini, Sciascia..., les Soft Machine...), elle décrit, elle organise des perceptions, sans céder à la tentation simplificatrice de séparer le symbolique du concret.

On voit qu'il est malade. Les algues forment des nœuds enchevêtrés au ras des eaux comme une étoupe d'un vert acide: ces sortes de tresses s'espacent par endroits pour laisser affleurer un rocher. Tout autour ce n'est qu'écume blanchâtre: on dirait du blanc d'œuf coagulé dans une soupe dont la chaleur de juillet ferait bouillir le fond; avec, sous la surface, un mouvement uniforme semblable à un halètement léger.

Douloureuse, l'ambivalence ne se limite pas aux temps de l'éducation sentimentale. Transformée, réinvestie, elle apparaît comme une constante de la vie intellectuelle. Elle est présente dans les hésitations prolongées (Valéry) entre le vers et la prose – le recueil commence par un alexandrin qu'isole un passage à la ligne, et se termine par un texte en vers libres –, dans la nostalgie pour la chanson perceptible ici en maints endroits, mais tout aussi évidente dans les livres de poèmes – FS chante remarquablement –, et, bien sûr, dans l'activité de traduction – énorme et liée à une double appartenance culturelle. Car Fabio Scotto ne se contente pas d'être professeur de langue et de littérature française à l'université de Bergame. Il vit très souvent en France. Il prend naturellement en charge notre passé,



qu'il soit historique ou littéraire. Il combat le populisme des deux côtés des Alpes. Et s'il a demandé à Patrice Dyerval Angelini de le traduire, c'est pour profiter de la chance d'aller encore plus loin dans la compréhension des spécificités de notre langue.

Ces regards qu'une bouchée suffisait à rendre heureux, dans un wagon guère plus propre que les enfants, m'ont renvoyé le visage de la faim, celle de nos aïeux débarquant – hôtes hostiles – à New York dans les années vingt; celle des hommes descendant du train à Turin, en Allemagne, en Suisse, avec leurs valises ficelées pleines de gros caleçons de laine épais d'un doigt et de bocaux d'olives : mêmes yeux, même histoire. Puisse leur mémoire ne pas sombrer dans le lac.



Sur cette rive

par Sylvie Fabre G. (Site Poezibao)

Après *Le corps du sable* paru en 2006 dans la collection Grammages, les éditions L'Amourier viennent de publier le dernier livre de Fabio Scotto, poète italien, connu aussi en France pour son œuvre de traducteur et de critique littéraire. *Sur cette rive/A riva* rassemble, autour de la figure charnelle et mentale du lac, un prologue, trente-cinq proses et un poème final, traduits par Patrice Dyerval Angelini dont il faut souligner le beau travail. La préface d'Yves Bonnefoy, à qui l'auteur dédicace son livre de façon signifiante comme celui qui lui a enseigné à être parole de la terre et à chercher toujours dans l'ici toute autre rive, ouvre la lecture aux subtiles variations de la forme et à la profondeur du sens.

Car cette *autre rive* où accoste le poète n'est-elle pas d'abord celle d'une parole poétique inventive qui, dans le passage du vers à la prose, peu courant en Italie, lui permet d'épouser non seulement ces mouvements de l'âme, ces intensités intérieures dont déjà rêvaient Baudelaire et Nerval mais aussi de créer un agrandissement du réel par le regard, la pensée, les images et le rythme d'une langue incluant tous les registres, du plus lyrique, tragique et onirique au plus narratif et réaliste, ou même polémique, dans une seule circulation des souffles et des eaux? Ces brefs récits, puissamment reliés par leur thème central, mêlent l'observation aiguë du visible à la réflexion sur le temps, l'amour, la mort. Tous se nourrissent d'un vécu où *le lac devient cet œil de la terre* qui origine le geste d'écrire. À la fois surface et réceptacle, ombre et lumière, racine et vent, il est le lieu du reflet, du passage, du mystère et de la métamorphose. En ses bords, le poète interroge la réalité du monde et de l'être jusqu'à dessiner les frontières d'un arrière-pays où résonnent de multiples voix. Voix *remparts contre le silence*, vivantes ou mortes, proches ou lointaines comme celles des écrivains qui hantent les pages du recueil. Dante, Rousseau, les poètes romantiques, Proust, Sereni sont souterrainement des inspireurs pour la beauté, des compagnons de lucidité ou de révolte, autant qu'Yves Bonnefoy, Bernard Noël ou Hélène Cixous, les contemporains amis. Mais c'est l'ombre de Pasolini, prophétique, qui s'étend jusqu'aux pages ultimes où se dévoile une des clefs du livre: la critique d'une société livrée à la bêtise, à la corruption et au cynisme. *Qu'aurait écrit là-dessus Pasolini...*, se demande, mélancolique, Fabio Scotto évoquant l'Italie, mais ce pourrait être la France aussi bien, avec *les puissants du jour... leur déploiement*

*d'attachés de presse obséquieux, d'avocats serviles, de pétasses arrivistes, de parents et alliés ineptes. ? Les monstres qui remontent des abîmes du lac sont aussi ceux qui polluent ses flots, perdent les barques, rejettent des victimes inanimées sur la rive, ceux dont les maux et maléfices nous laissent gorges encombrées d'effroi, dans la douleur muette des puits. Violence, questionnement, paura, écrit Bonnefoy. Dans **Regard sombre** et bien d'autres récits, le lac officie une cérémonie de l'adieu sur fonds de noir et de néant. Mais s'il n'y a rien qu'un sillage rougeâtre suivant la dernière embarcation, si nous sommes tués, malgré tout, les livres, les mots sont encore là..., et comme le rappelle Fabio Scotto en une sorte de profession de foi, grâce à eux, *quoi que fassent les malins, nous ne plierons pas et serons encore présents. Parole d'un poète qui donne ancora pieno senso allo scrivere come gesto a suo modo laicamente salvifico.*¹*

Texte politique, travail du souvenir, fragments d'autobiographie, noms de pays (et quel plaisir sonore dans tous ces toponymes italiens!), éclats de réalité, va-et-vient entre ici et ailleurs, images et portraits, méditations enchantées ou désenchantées, chaque récit du recueil habite le centre, la circonférence et les marges, ouvrant des espaces : lieux où dansent des silhouettes réelles ou imaginaires, points de vue divers par le jeu des pronoms personnels et des temps, strates de vie où passé, présent et *éternel présent* dialoguent. Dès le *Prologue*, le poète nous avertit, nous sommes dans l'entre-deux, l'existence ne se laisse saisir que par l'énigme, et *sa trace se perd... dans l'ombre qui engloutit le soleil... À la recherche du temps perdu* ou d'un présent encore insaisi, celui qui parle s'adresse à lui-même ou aux autres, croisés, aimés, gardés, enfuis, souvent déjà dans la disparition. *Il y a tant de larmes à verser*, écrit Fabio Scotto, *si je pleurais je ferais un lac, mais le lac est déjà là. Alors autant parler de lui.*

Parler de lui, c'est d'abord parler du lac de Varese et du lac Majeur où s'est déroulée l'enfance de l'auteur et où il demeure encore aujourd'hui. C'est aussi affirmer possible la présence. Les premiers textes décrivent un univers immense de vies minuscules où se côtoient, dans une incessante proximité, les eaux, le ciel et la terre, les plantes, les bêtes et les gens ; vivants et morts. N'avons-nous pas, suggère l'auteur, à apprendre *quelque chose* de la montagne en ses bornes, du *ciel qui veut être un lac sans y parvenir*, de *la vague qui se brise sur le bois pourri d'une cabane*, des restes d'un *canard sauvage* ou d'un *grand brochet blessé saignant dans le silence*? *Je vis par ses yeux, au-delà de l'obscurité aveuglante* écrit Fabio Scotto du *grand chien noir abandonné* qui, un jour, lui sert de guide... Peut-être le livre entier n'est-il que cette quête de la lumière perdue dans laquelle chacun de nous avance. L'attention extrême portée au vivant sous toutes ses formes, dans tous ses règnes, est, pour ce poète, un moyen d'affirmer le lien qui nous unit au terrestre, au céleste, à l'humain. Seul moyen de *purifier la vie de ses scories* car nous sommes comme l'arbre, sous lequel parlent invisibles *Les lavandières, qui nourrit d'eau son écorce, écoute, espère à en mourir*. Désir de vie, désir de l'autre, désir de l'autre rive. Le livre nous offre une déambulation élargie, au bord du lac de Varese jusqu'à Gavirate, du lac Majeur, de Caldè à Luino, du lac de Côme, de Lugano, du Bourget, et même au-dessus des lacs de Madison aux Etats-Unis. Partout les rives et les eaux portent des corps plus ou moins jeunes, cyclistes, joggeurs, rameurs ou nageurs dans la force, la joie, la confiance de l'instant. Mais les visages d'enfants, d'adultes ou de vieillards se détachent aussi dans l'étreinte d'un quotidien qui blesse ou se dérobe. La plupart des récits de Fabio Scotto sont chargés de faits anciens, de réminiscences, rencontres poignantes, scènes inachevées, une chasse au bonheur stendhalienne. Ils content non seulement une histoire personnelle mais celle, collective, d'une génération qui s'efface, *enfants du court vingtième siècle*. Les années 70, très présentes, dessinent une époque où l'auteur, dans le passage de l'adolescence, découvre les passions qui donnent sens à la vie. Il choisit de les faire revivre en mêlant des voix multiples, celle du jeune homme qu'il était alors *le cœur en émoi*, celle des amis perdus ou éloignés, celle des jeunes filles aimées, jamais oubliées. Amours heureux ou malheureux, mains prises et lâchées, engagement politique, groupes unis dans une communauté d'esprit, fol espoir et musique nouvelle, petites brumes et grandes épiphanies, *A riva* retrace tout un vécu



rêvé, tout un rêve vécu qui s'éloignent. La nostalgie, la solitude et l'inaccompli laissent le narrateur, et nous avec lui, *dans l'attente de monter à nouveau vers la lumière*. Et seule la poésie, entendant l'appel, peut en être la chance *avant le départ* en barque, vers l'île des morts. Car elle seule, comme le murmure dans le poème final Fabio Scotto à la jeune fille que *le papier absorbe*, elle seule éternellement peut faire *un lit frais de mots / même sans moi... / Ici / Sur la rive bleue*.



Sur cette rive L'Amourier éditions 2011

par Patrice Dyerval Angelini (gazette Basilic N° 38, Mai 2011)

À notre tourisme de masse, ce livre oppose son rejet du touristique pour traquer l'essentiel. Foin des clichés illustrant les opulentes et pittoresques rives des riants "lacs italiens", puisqu'il s'agit de lacs: Rousseau, Lamartine, Stendhal et Manzoni sont loin. L'auteur habite Varèse, près d'un lac très pollué, après avoir vécu à Luino sur la rive lombarde, modeste, industrielle du lac Majeur. Là, il a grandi, appris, aimé, perçu – dit-il – "qu'il y a toujours plus de poésie dans la pauvreté que dans la richesse". Fabio Scotto (La Spezia, 1959), poète confirmé traduit en plusieurs langues, enseigne la poésie française à l'université de Bergame. Et il la pratique.

Traducteur hors pair, notamment d'Yves Bonnefoy et de Bernard Noël, il représente une des voix les plus sensibles et indépendantes de la poésie italienne contemporaine (témoin *Le Corps du sable*, L'Amourier, 2006).

Sur cette rive, livre fort, aux récits mi-vécus ("choses vues") mi-oniriques, nourris de souvenirs, rassemble nombre de textes poignants dans leur mystère très humain. Le lac, fil conducteur, est tour à tour antagoniste, interlocuteur, témoin ou complice du poète accroché à "cette rive". Lacs alpins d'Italie "d'où émane une atmosphère océane" (Christiane Rancé); lacs d'ailleurs; explorations et voyages qu'accompagnent regard et pensée, que transcrit une écriture où transparaissent des musiques. Textes prenants, chargés d'émotion et de culture mêlées à la mémoire. Et textes exigeants, non par recherche d'un "ton lyrique" auquel Scotto répugne, mais par une attention au détail soulignée d'humour discret, que sous-tend une "modestie cultivée" (Martin Steiner); avec un travail dans la langue (jeu proustien sur les temps verbaux et jeu sur les pronoms personnels, dévoilant une quête d'identité). Une prose dense, véhiculant des mots souvent porteurs d'affects, épouse le souffle du nageur ou du rameur, mais aussi du joggeur expert. De ces pages suspendues entre évocation et rêve, récit et légende, se dégage une présence, *le Lac* avec ses terres avoisinantes, que traduit une voix où le poète mêle la sienne à d'autres, éteintes ou vivantes.

Ces proses inspirées font de *Sur cette rive* un livre certes débarrassé des illusions et apparences, mais en même temps un lieu mythique chargé d'une atmosphère envoûtante où parfois, selon l'auteur, "la poésie commence juste quand on ne sait plus expliquer ce qu'on a voulu dire, elle en sait plus que nous, poètes". Sous la plume de Fabio Scotto, les rives de ses lacs ne sont plus "enchanteuses", ou "enchanteresses" comme on aimait dire. Elles se révèlent de façon très personnelle enchantées au sens profond ou réenchantées, ce qui est d'une tout autre portée. L'adaptation française obtiendra-t-elle la clémence du Lac – ce "grand œil de la terre", selon Fabio Scotto, faisant écho à de plus modestes "lacs / par où regarde la montagne", comme je l'écrivais dans *Impressionnistes*, éditions Les 2 encres – envers les méfaits du "traditore" ?



“L’été fut court”

par Angèle Paoli (Site Terres de femmes : <http://terresdefemmes.blogspot.com/>)

Quelques larmes échappées d’entre les cils peuvent-elles se changer en lac ? Pour Fabio Scotto, écrivain et poète, la seule image de ces larmes suffit pour que, spontanément, surgisse de “sa mémoire profonde” le lac. *Lacrimosa. Si je pleurais je ferais un lac, mais le lac est déjà là. Alors, autant parler de lui*, écrit Fabio Scotto dans le prologue de *Sur cette rive*. Le lac, c’est le lac de Varèse, qui draine avec lui, dans ses eaux mystérieuses, tout le paysage mental du poète. C’est dans cet arrière-pays lacustre que s’origine l’écriture d’*A riva / Sur cette rive*.

Miroir du ciel autant que de l’âme, le lac de Fabio Scotto retient dans ses mouvances les fugacités liées à l’enfance et à l’adolescence, fragments de mémoire recomposée par ajustements de souvenirs, paysage d’ombre et de lumière, chuintements de vagues et de vies minuscules. Le poète observe les miroitements de l’eau, s’absorbe dans ses mystères, en frôle les monstres invisibles mais présents qui hantent ses fonds. “Sa” rive appelle l’autre rive, si proche parfois *qu’on pourrait la toucher*, promesses de rencontres et de rires, d’échappées belles à bicyclettes et de montées ardues sous le soleil. De cette mosaïque de taches et de couleurs, d’impressions à la fois fugitives et durables, la réalité n’est pas absente. Elle survient par petites touches, à travers les noms des villages égrenés au fil des pages, les inscriptions “chimériques” gravées dans la pierre – “Guisy je t’aime. Luc 87”, – les rendez-vous sur le quai du Yacht-Club, les pédalos abandonnés à la berge au lendemain des jeux de l’été. Surgissent çà et là des silhouettes qui prennent vie, marcheurs et cyclistes, enfants et rameurs, vieux nageurs rompus par les ans, jeunes filles entrevues, désirées ou aimées, lavandières d’autrefois, pareilles à des “repiqueuses dans une rizière” ravivées par les souvenirs et les photos jaunies. Présent et passé se mêlent dans la tendresse des amours et des attentes, au point que les frontières, poreuses comme l’eau du ciel et l’eau du lac, s’amenuisent. Le temps se rétrécit. L’impression dominante qui demeure est celle du passé qui lisse ensemble, au gré des rêveries et des saisons, les paysages et les hommes, pris dans les mêmes lacs d’eau et de brumes. À peine entrevues, les silhouettes attachantes s’effacent et disparaissent sans laisser de traces autres que celles, minuscules et mouvantes, enregistrées par la mémoire du poète.

Mais les rêveries au bord du lac – le lac de Fabio Scotto draine dans ma mémoire les frémissements d’autres lacs entrevus, celui de Lamartine, interdit de séjour en poésie, et celui, moins banni, du Jean-Jacques Rousseau des *Rêveries du promeneur solitaire* – s’accompagnent aussi de traversées périlleuses. Les nuits d’orage agitent les eaux et font surgir les monstres endormis tapis dans les algues. La tempête menace. Les rameurs errent dans le labyrinthe invisible des eaux. Les barques se soulèvent, puis gisent, abandonnées sur la grève, dans le “souffle du silence”.

Le paysage lacustre s’anime comme une toile où alternent carrés de lumière et frondaisons obscures. *Comment un ciel sans soleil peut-il être lumineux ?* s’interroge le poète. C’est sans doute que *la lumière lutte avec son spectre*. Lequel du lac ou du ciel se noie dans l’autre ? Double inabouti du lac, le *ciel veut être un lac sans y parvenir*. Miroir du ciel, le lac est aussi “le grand œil de la terre”, espace cristallin dont la pupille se dilate au gré des vents des pluies et du soleil. “Il larmoie” et vibre des douleurs qu’il retient dans ses rides. Monde de l’entre-deux, le lac chancelle entre terre et eau. Les bandes végétales de ses rives s’assombrissent ou s’allègent au rythme du jour et des saisons. Opaque par moments, translucide à d’autres heures, le lac est cet arrière-pays instable où vient s’ancrer la sensibilité du poète. Le lac de Varèse appelle en abyme d’autres lacs, Lac Majeur et Lac du Bourget, Lac de Lugano et Lac de Madison. Toute une cartographie lacustre, scintillante de noms et d’étoiles, se dessine d’un texte à l’autre de *Sur cette rive*. Parfois même, l’espace se rétrécit. Un lac miniature prend forme entre les bords indéfinissables d’une mare. Mais la préhension du monde est



la même et l'on retrouve, entre les limites de ce miroir lilliputien, la même alternance d'observations et de questionnements sur la vie, les mêmes clins d'œil de l'enfance, échouée là sur un papier de bonbon décoloré. Tout comme le réverbère qui s'illusionne de son ombre à la "lumière diaphane" qu'il dispense, le poète cherche dans le miroir de la mare son double perdu dans les lointains de l'enfance.

Univers onirique de l'entre-deux et du passage, souvent soumis à l'inaboutissement ou à l'interruption – "Lettre non expédiée" –, aux questions sans réponses, l'univers de Fabio Scotto est un monde en suspens entre les rives de la vie et de la mort. Mais toujours chaque texte, tendu entre prose exigeante et poésie, est un univers clos sur lui-même en même temps que gué vers le texte suivant. De petites cruautés innervent chaque scène. La chute apporte souvent sa part de surprise, éveillant de leur nostalgie douce les paysages lacustres de Varèse. Soudain, pareil à ces poissons aveugles à l'étal dans les natures mortes hollandaises ou flamandes, surgit des profondeurs du lac, *un grand brochet blessé saignant dans le silence*.



Sur cette rive

par Anne Malaprade (Site Poezibao, Florence Trocmé)

Un lieu, un point, une matière fluide constituent le centre insaisissable autour duquel s'organise ce recueil de proses. Il s'agit du lac, trou recouvert dans lequel tout pourrait disparaître. Cependant sous la plume de Fabio Scotto, cette étendue d'eau, dont l'écriture ne cesse de faire le tour, génère un désir d'écriture qui voyage dans le temps, et se révèle "un bel instrument de connaissance profonde, pour qui sait s'en apercevoir". Yves Bonnefoy, dans une très belle préface, montre que cette nappe d'eau rassemble et réunit, apaise et émerveille les rêveurs et les promeneurs. Poètes, traducteurs, lecteurs, critiques, enfants, adultes et vieillards : chacun peut voir le lac comme "une mer d'ombre" stagnante ou comme la proposition d'une transparence, selon ce que sa vie et ses fantômes lui murmurent.

Le lac est donc une réalité géographique et physique que la prose saisit pour en faire bien plus qu'un décor, un motif ou un paysage. Cette réalité, qui devient peu à peu formelle, active des souvenirs intimes qui vont se déplier les uns après les autres comme une suite de stations dans le temps. Le lac déploie un récit fragmentaire et interrompu, une promenade faussement indolente, qui parvient à représenter et figurer l'espace du temps et le temps de l'espace. Lac, alors, comme point d'impact entre le monde et le sujet. Sujet amoureux, sujet désirant, sujet aimant et aimé, sujet nostalgique : le "je", le "tu", le "on" et le "nous" figurent des précipités de sensations et d'histoires, une multitude d'expériences marquées par l'écoulement temporel qui, tel une lumière persistante, imprime la langue sans jamais l'écraser.

Sur cette rive, donc : le narrateur et son lecteur se retrouvent sur le bord, au bord du vide, tout au près d'une surface et d'un gouffre, dans la proximité d'un passé réfléchi que la langue de Fabio Scotto, admirablement traduite par Patrice Dyerval Angelini, parvient à reconstituer selon une suite de présents. Chaque texte remonte depuis la mémoire, figurée par un point noir qui voit tout en étant visible : "Un lac est le grand œil de la terre". Le texte, ou tissu d'eau, recompose une présence qui, entre fiction et souvenir, et contre la fermeture que peut constituer le passé, approche l'origine : l'origine du désir — désir du corps,



désir des mots, désir de beauté, désir d'amitié, désir, aussi, de silences habités. Cette origine reste hors d'atteinte, insituable, toujours ailleurs, et cependant cadrée-encadrée par cette rive : celle que l'on peut montrer du doigt, celle qu'une prose travaillée par le rythme, le son et l'image dessine avec une patience et une ténacité remarquables. “ *Et le froid m'enveloppait chaudement sur la route, je demandais au lac des réponses qu'il ne possédait pas [...]* ”. Le lac apparaît finalement comme un nom doté d'une attractivité étrange : il aime la voix, interpelle le sujet, appelle le souvenir, et rend possible l'adresse alors même que l'absence et le manque sont constitutifs de toute vie. Ici, maintenant, une surface offre au désir de récit la possibilité d'une mise à nu. Récit en effet esquissé, épuré, réduit à quelques lignes narratives ; récit qui, pourtant, accède à ce qui a eu lieu et à ce qui revit ou revient dans le présent de l'écriture. Fiction proche de la légende et du conte interrompus, dont le narrateur fournit quelques tableaux étrangement proches. La surface du lac quelquefois gelée permet au passé de glisser jusqu'au présent.

L'élégance et la discrétion des proses réunies proviennent de ce qu'elles prennent la couleur du lac, les couleurs des lacs — lac de Varèse, lac Majeur. Fidèles au ciel et au soleil, fidèles aux ombres et aux intempéries, aux saisons et aux heures, elles font se croiser les êtres et les choses, les âges et les tempéraments, les regrets et les espoirs. Le recueil propose une succession de miniatures : relevés, ponctuations, respirations à partir desquels se fixe une expérience à la fois singulière et universelle.

Le lac donne lieu à, et donne un lieu pour. Au terme de ce voyage, c'est d'ailleurs au poème qu'il revient de dire l'évanescence de la “ rive bleue ”, comme si la couleur du temps ne pouvait être contemplée par la prose, tournée vers les fluctuations et les métamorphoses du réel. Au-delà du lieu, du temps et de l'espace, le poème touche l'immanence de la sensation pure. Et le lac, soudainement, passe de l'horizontalité à la verticalité : le corps-monde de la femme aimée s'y dessine et s'y cache. Vénus sortie des eaux.

